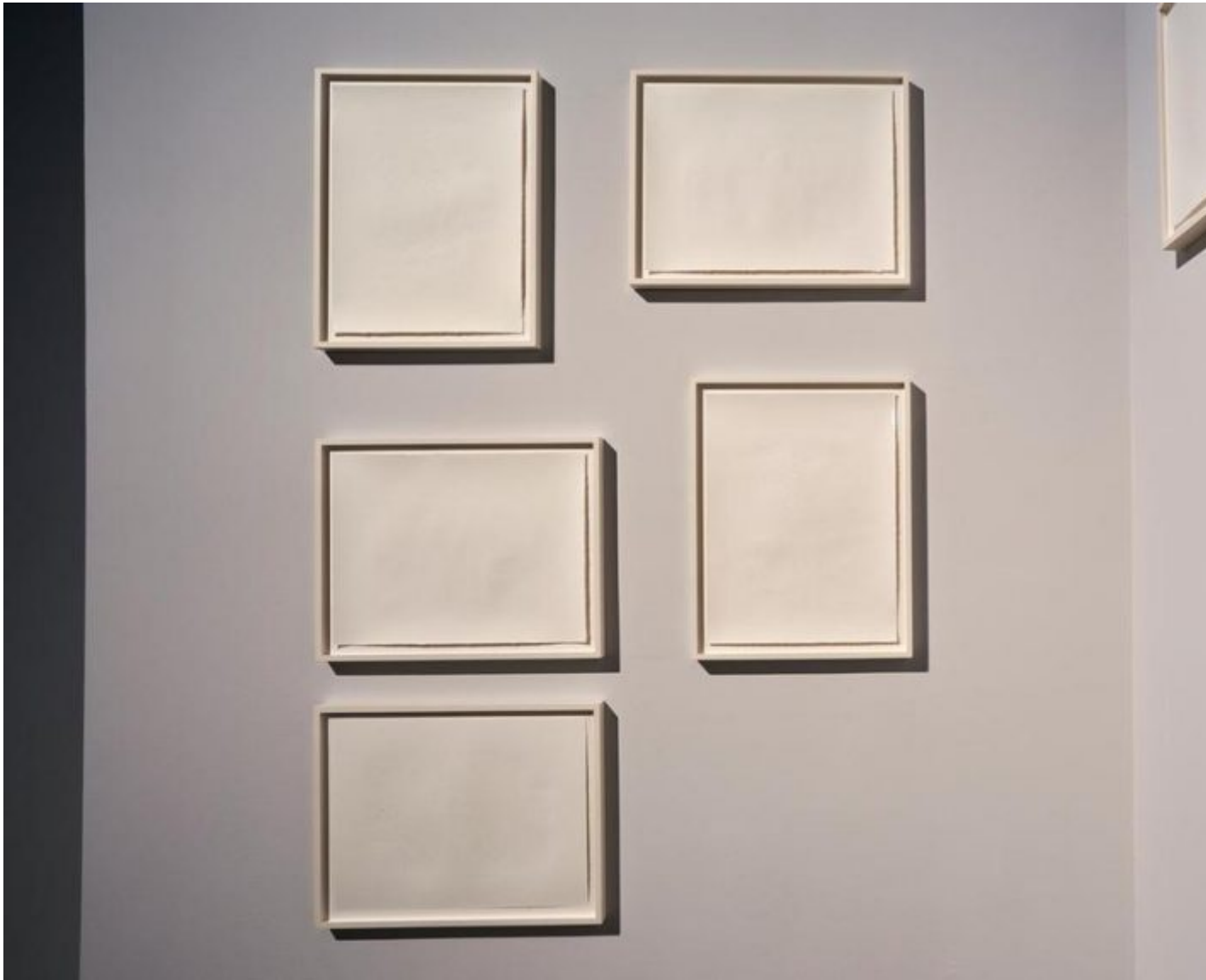




â??Je veux Ã©chapper Ã© cette image de victimeâ?? : le chagrin dâ??un artiste palestinien prÃ©sentÃ© dans une nouvelle exposition

Description

La nouvelle sÃ©rie de Chambres dâ??Artiste du Centre des Arts Jameel est reliÃ©e par les thÃ©mes de la Palestine et de lâ??occupation.



Vue de lâ??installation â??A mon frÃ??reâ?? de Taysir Batniji au Centre des Arts Jameel, Ã? Dubaï. Brent Galotera

Par Alexandra Chaves, le 15 juin 2020

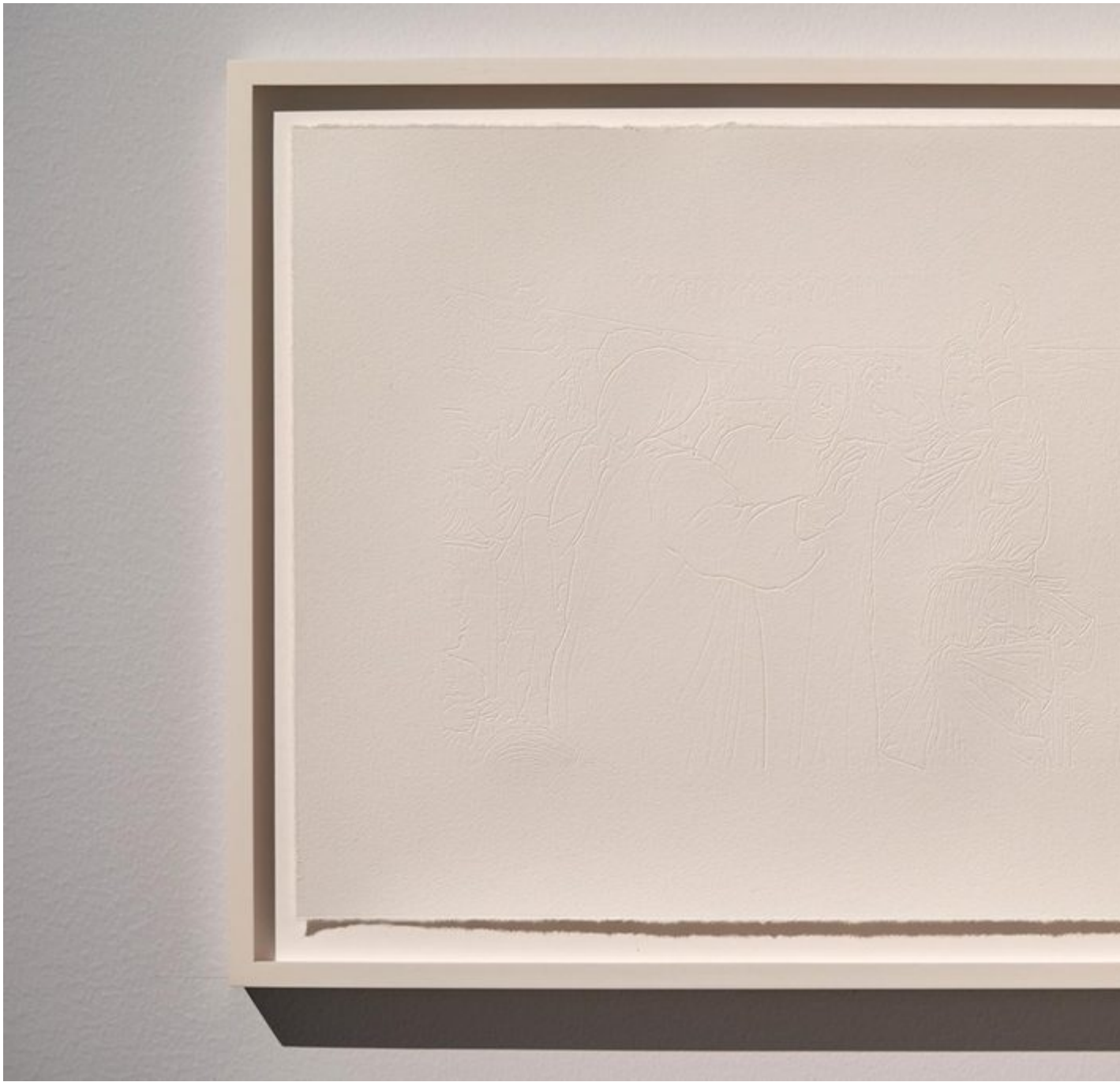
Le frÃ??re de Taysir Batniji, Mayssara, avait empruntÃ© le carnet de croquis de lâ??artiste le jour oÃ¹ il a Ã©tÃ© tuÃ© en Palestine. Le frÃ??re avait dessinÃ© un soldat tirant au fusil et, quelques heures plus tard, il Ã©tait abattu par un sniper. C'Ã©tait en 1987, et c'Ã©tait la PremiÃ¨re Intifada.

Le souvenir de ce dessin et des empreintes qu'il a laissÃ©es sur la page reviendraient Ã? lâ??esprit de Batniji des dizaines d'annÃ©es plus tard, quand il a crÃ©Ã© son Å?uvre A Mon FrÃ??re en 2012.

La piÃ¨ce comprend une sÃ©rie de 60 dessins non encrÃ©s ou, plus exactement, de gravures sur papier blanc qui ressemblent Ã? des bas-reliefs. Les visuels reposent sur des photos de famille prises au mariage de Mayssara, qui avait eu lieu deux ans avant sa mort.

Au premier coup d'oeil, les Å?uvres prÃ©sentÃ©es dans la salle paraissent vierges. Les visiteurs doivent s'approcher pour voir les traces. Ce sont des scÃ¨nes joyeuses d'invitÃ©s qui dansent,

de membres de la famille qui s'embrassent et des nouveaux mariés ensemble.



Voir la Palestine à travers la lentille de la science-fiction. Le Centre des Arts Jameel rouvre avec des expositions qui vont jusqu'à fin 2020.

A Mon Frère remplit maintenant l'un des nouveaux groupes des Chambres d'Artiste du Centre des Arts Jameel, où on pourra la voir à Dubaï jusqu'à janvier 2021.

L'autre série d'œuvres de Batniji traite aussi de l'effacement, des restes de souvenirs et de la présence. Par exemple, ses aquarelles Traces imitent le reste de colle laissée par le ruban adhésif sur les affiches ou les photos.

Nã© Ã Gaza, lâ??artiste est parti Ã lâ??Ã©tranger en 1993 et vit maintenant Ã Paris, France. Son Åuvre, bien que reposant sur lâ??identitã© palestinienne, dÃ©passe la politique et creuse dans le fond personnel.

Ã« Je choisis toujours de prendre les choses sous un autre angle, de les Ã©voquer de faã§on trãs subjective en me fondant dâ??abord sur mon expã©rience en tant que Palestinien, en tant que personne, et cela reflã©tera de toutes faã§ons les sujets collectifs Ã», explique-t-il. Ã« Dâ??une faã§on ou dâ??une autre, votre vie recoupe lâ??histoire collective. Ã»

Câ??est aussi sa faã§on dâ??assumer lâ??identitã© palestinienne. Ã« Je veux Ã©chapper Ã cette image de victime. Beaucoup de gens voient le Palestinien comme une victime, dâ??autres le voient comme un terroriste. Dans les deux cas, ce nã??est pas productif. On ne te voit pas comme une Ã©tre humain normal Ã», dit-il. Ã« En tant que Palestiniens, nous sommes des Ã©tres humains comme les autres dans ce monde. Nous avons des rãves. Nous avons des questions. Nous nous intã©ressons Ã dâ??autres sujets aussi. Ã»

Le frãre de Batniji avait 25 ans quand il a Ã©tã© tuã©, et ceux qui ont Ã©tã© responsables de sa mort nã??ont pas Ã©tã© identiã©s. Ã« Il nã??y a pas de justice pour les Palestiniens. Tous les jours, des Palestiniens sont tuã©s Ã», dit-il, Ã©voquant la mort dâ??Eyad Hallaq, autiste qui a Ã©tã© abattu en mai par les forces israã©liennes Ã lâ??extã©rieur de son Ã©cole spã©cialisã©e.

Batniji relie la lutte des Palestiniens avec le trãs ancien combat contre le racisme en Amã©rique, considã©rant les deux groupes impliquã©s comme des systãmes navigants et survivants de lâ??oppression.

Ã« Jã??espãre que ce nouveau mouvement, La Vie des Noirs Importe, et ce qui se passe aux Etats Unis va provoquer un changement dans ce sens. Actuellement, le monde indemnise davantage les tueurs que les victimes, mais jã??espãre que cela va changer Ã», dit-il.

Aux Etats Unis, les manifestations ont fait rage pendant des semaines aprãs la mort de George Floyd. Ã« Ce qui se passe aux Etats Unis, nous Palestiniens le soutenons avec force. Nous devons tous nous dresser contre le racisme Ã», dit Bantiji.

En crã©ant A Mon Frãre, lâ??artiste veut contraindre les gens Ã une prise de conscience et Ã la rã©flexion. Pour composer ses dessins, lâ??artiste a suivi les Ã©preuves de ses nã©gatifs, gravant des lignes et des courbes avec une plume sãche sur du papier. Ã« Je veux que les gens sã??impliquent dans lâ??oeuvre, pour la regarder. Le spectateur est obligã© de bouger, de sã??approcher, de voir les deux cãtã©s et de voir la lumiãre pour voir quelque chose Ã», dit-il.

Et mãme alors, on ne voit jamais rã©ellement le tableau en entier. De cette faã§on, lâ??oeuvre transcende la politique, parlant plutãt de la vacuitã© du chagrin, mais aussi de lâ??impossibilitã© de le comprendre. Nous pouvons ressentir sa profondeur, mais nos tentatives pour lâ??exprimer se semblent lacunaires, inachevã©es. Comme les gravures, la perte nã??est pas toujours visible, mais elle traãne juste sous la surface.

Autres Chambres dâ??Artiste

Dans une autre Chambre d'Artiste du centre, A Cette Epoque Il n'Avait Pas de Mines Anti-personnel, de Lawrence Abu Hamdan, bombarde les sens avec des bruits assourdissants et une installation vidéo.

Sur deux rangées d'écrans, un enregistrement sur téléphone mobile des escarmouches de l'incident de 2011 sur les Hauteurs du Golan, en Syrie, passe en boucle. Le conflit a eu lieu dans la vallée aux cris, morceau de terre contesté, annexé par Israël en 1967, où les membres des familles se hurlent souvent des messages entre eux à la frontière. Le jour d'été dans l'œuvre d'Abu Hamdan, 150 manifestants palestiniens ont pu traverser la frontière et entrer dans le territoire occupé.

La dernière Chambre d'Artiste présente In Vitro de Larissa Sansour, film de science fiction en noir et blanc initialement présenté à la Biennale de Venise de l'année dernière, où il a été présenté au Pavillon Danois. Situé dans Bethléem apocalyptique, le film se concentre sur deux femmes scientifiques de deux générations différentes. Toutes deux vivent dans un bunker avec un verger à base de semences conservées qui fait partie d'un projet pour les replanter un jour dans le sol au-dessus.

Dunia, la créatrice du verger, parle à celle qui va lui succéder, Alia, qui n'a jamais été au-dessus. Leur dialogue, puissant et émouvant, parle de la perte, la mémoire et l'exil en rapport avec l'occupation en Palestine.



Image du film *In Vitro* (2019) de Larissa Sansour. Avec la permission de l'artiste et de Lawrie Shabibi

[Dans une interview de l'année dernière avec The National](#), Sansour a parlé de son utilisation particulière du genre de la science fiction. « C'est issu d'un besoin! [pour tromper] ce qu'on attend d'un artiste moyen-oriental et d'une femme », a-t-elle dit. « Utiliser la science fiction est tout à fait libérateur, parce que je travaille sur des questions difficiles! J'aime contextualiser ces dialogues dans un cadre que l'on n'attend pas vraiment. »

Ce film obsédant tourné en monochromie étudie la refonte de l'identité nationale d'une génération qui on a infligé traumatisme et perte.

Les Chambres d'Artiste du Centre des Arts Jameel seront présentées jusqu'en janvier 2021.

Traduction : J. Ch. pour l'Agence Média Palestine

Source : [The National](#)

date créée

2020/06/19